

So ist ein anregendes Buch entstanden, das wärmstens zur Lektüre empfohlen werden kann. Einige wenige kritische Anmerkungen seien dennoch angebracht: Die informativen Karten auf den Innenseiten der Buchdeckel und die Tabellen im Anhang werden leider nirgends ausführlich besprochen und wirken daher als bloßes Beiwerk. Die terminologische Sorgfalt ist nicht immer befriedigend: So wirkt eine Vielzahl von Volks-, Alltags-, Durchschnitts-, Eliten-, Diaspora-Katholizismen eher verschleiern als erhellend; unzulässiger synonymen Wortgebrauch begegnet etwa, wenn auf S. 104 politische Fragmentierung und auf S. 106 politische Segmentierung als Bezeichnung für denselben Sachverhalt verwendet wird. Und schließlich scheinen mir auch die Quellen- und Belegnachweise in den Anmerkungen nicht immer so ausführlich und detailliert zu sein, wie es wünschbar wäre, vor allem bei Ergebnissen der «Oral history».

Philipp Wälchli, Evillard

Irena Backus

Lectures humanistes de Basile de Césarée. Traductions Latines

(1439–1618), Paris: Institut d'Etudes Augustiniennes 1990 (Etudes augustiniennes 125), 306 p., ISBN 2-85121-104-8

On ne saurait exagérer le prestige dont a joui Basile de Césarée auprès des humanistes. Sa fameuse «Lettre aux jeunes gens sur la lecture des auteurs profanes» a servi d'argument pour donner leur place aux auteurs antiques, en même temps que certaines lettres de Jérôme et quelques ouvrages d'Augustin, chez presque tous les humanistes. Mais le reste de son œuvre, continuellement traduit et édité entre le XV^e et le XVII^e siècle, était resté étranger au public savant. L'ouvrage d'Irena Backus comble avec bonheur cette lacune.

Se limitant volontairement aux traductions latines qui se sont succédé entre 1439, date du Concile de Florence, qui marque le début de la popularité de Basile en Occident, et 1618, date de l'édition gréco-latine qui contient la plus grande partie des traductions publiées le siècle précédent, I. Backus nous présente une étude rigoureuse qui porte à la fois sur les éditeurs, les traducteurs et surtout les sollicitations diverses dont l'œuvre de Basile a été l'objet. Etude qui s'avère extrêmement éclairante, non seulement sur l'œuvre de Basile et sa réception, mais aussi sur l'histoire littéraire et religieuse de toute cette période.

L'ouvrage comporte deux parties. La première nous offre, présentées dans l'ordre chronologique, les différentes éditions des «Opera Omnia» de Basile, tant en grec qu'en latin, entre 1515 (édition latine de Raphael Maffei Volaterranus) et 1547, date de l'édition de Gottfried, Tilmann et Méré. La seconde partie étudie, à propos d'œuvres précises (citons «De Opificio hominis», «de junio», «Attende tibi ipsi», «de ebrietate», «de vera virginitate»), les différen-

tes traductions qui en ont été faites au cours d'une période qui va de 1439 à 1598.

À l'ouvrage sont adjoints quatre appendices (p. 211–281) qui présentent le contenu détaillé des principales éditions latines de Basile (Musculus, 1540; Cornarus, 1540, édition vénitienne, 1548, Gillot, 1566) avec, pour l'édition de Musculus, une comparaison avec les éditions de Maffei (1515) et de Tilmann (1547).

La bibliographie (p. 283–296) présente tous les manuscrits utilisés (y compris le manuscrit de Chalkéopoulos découvert par I. Backus à Oxford); les éditions latines et grecques imprimées, anciennes et modernes; enfin les autres ouvrages cités, qui donnent un aperçu de l'étendue des recherches de l'auteur. Je dis «aperçu», car l'Index, qui complète heureusement la Bibliographie, fait apparaître d'autres noms importants, tels Flacius Illyricus ou Jean Garet, qui ne figurent pas dans la bibliographie.

Cet ouvrage fait d'abord apparaître, à l'évidence, la fortune de l'œuvre de Basile. On ne dénombre pas moins d'une trentaine de traductions, passées au crible, et comparées entre elles, puis avec leurs éditions et rééditions. Il nous renseigne surtout sur la richesse de cette œuvre, qui s'est prêtée à bien des utilisations.

Utilisation humaniste d'abord. Sensiblement réduite dans l'ouvrage d'I. B., puisque la «Lettre aux Jeunes gens», qui avait déjà fait l'objet d'une étude détaillée en 1973, a été volontairement écartée. Je ne sais pourtant s'il faut (p. 29), à propos d'Alde Manuce, limiter le but de l'édition ancienne à la seule étude du grec. Car ce n'est pas un hasard si Alde propose les lettres de Basile, plutôt que des textes d'auteurs classiques, lui-même s'en est expliqué dans la préface de ses «Poetae christiani veteres». Pour lui, il est préférable d'offrir des écrivains d'inspiration chrétienne, plutôt que des œuvres antiques, qui risquent souvent de «faire prendre les fables pour l'histoire, et le faux pour le vrai».

Par contre, ce sont surtout les aspects moraux et théologiques qui sont le mieux mis en lumière par l'auteur à travers les différentes éditions des œuvres de Basile.

Force est pourtant de noter que ce sont surtout des préoccupations théologiques, pour ne pas dire polémiques, qui animent la plupart des éditeurs ou des traducteurs de Basile. Car réformés, comme catholiques, recourent à l'œuvre de Basile pour y trouver un garant de leurs doctrines. On choisit, parmi les nombreux textes de Basile, ceux qui répondent le mieux au but choisi; on les range dans tel ou tel ordre; les Préfaces sont là pour présenter l'ouvrage, mais aussi pour faire le procès de tel traducteur, ou mettre en valeur tel aspect de la doctrine de Basile; les *marginalia* sont largement mises à profit pour orienter l'interprétation du lecteur. L'étude des *indices* est elle aussi révélatrice. On reprend, en général, les index des éditions précédentes, mais les rajouts sont significatifs, et jouent le même rôle que les *marginalia*.

Et on ne peut qu'être frappé par le travail de certains éditeurs ou traducteurs. On en arrive même parfois à de singulières impertinences. Citons cette édition de Cornarus (1540) condamnée comme hérétique en 1547, et reprise telle quelle en 1548 dans l'édition vénitienne, quitte à biffer le nom de Cornarus, et surtout de l'accompagner de *marginalia* (l'édition de Cornarus n'en comportait pas). On complète enfin largement l'index par de nouveaux ajouts, qui ont pour but de montrer les liens entre la doctrine de Basile et celle du Concile de Trente. Quelques-uns de ces ajouts sont particulièrement significatifs: au terme «confessio», on ajoute «confessio peccatorum»; au terme «episcopus», «episcopi Romani autoritas».

Plus d'une traduction est sollicitée dans tel ou tel sens. Parmi les exemples proposés, citons cette traduction, dans l'édition de Tilmann, où le mot grec τῶν ἄξιων est rendu par «qui se dignos reddiderunt»: on introduit ainsi une notion de libre arbitre qui ne se trouvait pas dans l'original (p. 183).

L'ouvrage nous renseigne, enfin, de manière singulièrement pertinente, sur l'évolution de la pratique de la traduction. Comment l'on passe lentement, mais irrévocablement, de la pratique du «de verbo ad verbum» à la paraphrase libre. Et l'évocation de Janus Cornarus (très proche de la méthode médiévale) et de Gottfried Tilmann, dont la paraphrase libre en arrive à perdre tout contact avec l'original grec, conduit l'auteur à faire l'éloge des traductions érasmiennes, qui savent satisfaire aux exigences scientifiques et esthétiques.

La pratique de certains traducteurs, de rendre certains mots grecs par deux mots latins, ce qui est le cas l'Ilovius (p. 173–178), mérite attention. L'auteur semble la critiquer (p. 178). Cette coutume de la réduplication, qui sera largement pratiquée chez plus d'un écrivain de la renaissance française (je pense par exemple à Rabelais) a pu révéler le souci de s'adresser à plusieurs publics, et se justifier par des raisons esthétiques. Il me semble pourtant que lorsqu'il s'agit de rendre les nuances de certains mots grecs que le latin serait incapable de rendre, la réduplication peut se justifier. Et les problèmes soulevés par la traduction du mot οὐσία par exemple (p. 207) montrent combien la traduction de mots empruntés au vocabulaire philosophique était délicate.

Et ceci nous conduit à noter combien le travail d'Irena Backus peut servir de modèle et de guide. L'étude du «Nachleben» des œuvres maîtresses de l'antiquité, mais aussi des œuvres médiévales et humanistes est source de lumière, à la fois par les renseignements qu'il apporte et par les différents aspects de la méthode suivie.

Tel quel, il s'adresse d'abord, il faut le dire, au public savant. La présentation d'échantillons importants, le contenu des éditions successives de Basile, présenté de manière exhaustive, et la précision de la bibliographie, faciliteront de nouvelles études, par exemple celle que suggère l'auteur lui-même (p. 206) sur l'utilisation de Basile dans l'argumentation théologique de l'époque.

Peut-être aurait-on pu penser un peu plus à un public plus large. Certains

chapters auraient pu être allégés. Ainsi, si les plus importants contenus des éditions ont été à juste titre présentés en appendices, d'autres peut-être auraient mérité le même sort. D'autre part, si certains échantillons (p. ex. p. 90–91) sont clairs et d'une utilisation aisée, d'autres pèchent par leur longueur (p. 168–169 par exemple). La richesse de l'analyse, la place donnée à la présentation des éditeurs, à l'étude des préfaces, des *marginalia*, des *indices*, font de cet ouvrage une véritable leçon de méthode et un exemple. Leçon de méthode qui s'adresse à un public qui dépasse largement celui des lecteurs de Bâle. Exemple aussi, car ce que l'auteur a réalisé pour Bâle et son rayonnement pendant les siècles de la Renaissance et de la Réforme, combien il serait souhaitable – et enrichissant – de le réaliser pour les grands noms de l'humanisme européen.

Charles Béné, Grenoble

Martin Arnold

Handwerker als theologische Schriftsteller

Studien zu Flugschriften der frühen Reformation (1523–1525), Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht 1990 (Göttinger theologische Arbeiten 42), X, 383 S., ISBN 3-525-87396-4, kt. DM 82,-

Handwerkerflugschriften sind ein literarisches Phänomen der Frühzeit der Reformation. In der Dissertation von Martin Arnold werden 28 Flugschriften von zehn verschiedenen Handwerkern untersucht.

- Hans Sachs, Schuhmacher in Nürnberg, mit fünf Schriften
- Sebastian Lotzer, Kürschner in Memmingen, mit fünf Schriften
- Clemens Ziegler, Gärtner in Straßburg, mit fünf Schriften
- Ulrich Richsner, Weber in Augsburg, mit vier Schriften
- Georg Schönichen, Schuster in Eilenburg, mit zwei Schriften
- Hans Staygmayer, Bäcker in Reutlingen, mit zwei Schriften
- Melchior Hoffman, Kürschner in Schwäbisch Hall, mit einer Schrift
- Hans Mörlin, Leinenweber in Schweinfurt, mit einer Schrift
- Peter Reychart, Kürschner in Rothenburg o. d. T., mit einer Schrift
- Nikolaus Kadolzbürger, Deckenweber in Nürnberg, mit einer Schrift

Nicht herangezogen wurden die Schriften von Malern, da deren Zugehörigkeit zur Handwerkerschaft zweifelhaft ist. Da somit der für die Schweiz wichtigste Flugschriftenverfasser, der Maler Niklaus Manuel, außer Betracht fällt, beschränkt sich die Untersuchung dieses Randphänomens der Flugschriftenliteratur auf die süddeutschen Reichsstädte (mit einer Ausnahme). Auch zeitlich ist der Rahmen eng gesteckt: Aus der Zeit vor 1523 sind keine Handwerkerflugschriften bekannt, nach dem Jahr 1525 verschwanden diese wieder.

Im ersten Teil der Arbeit wird die Situation der Handwerker am Vorabend